

Les tempêtes instrumentales du premier romantisme

[Cliquez ici pour lancer la présentation audio](#)

Ecoute : 4^e mouvement, *Orage-Tempête*, extrait de la *Symphonie Pastorale*, Ludwig van Beethoven, 1808, Theater an der Wien, Vienne



Projection : *Snow storm*, William Turner, vers 1842, Tate Britain, Londres

Démarche pédagogique

Programme :

- cycle 4, « L'art au temps des Lumières et des Révolutions ». (1750-1850)
Sensation et sensibilité
- cycle Terminal, niveau Premières spécialité, thème 1 et thème 4.

Pour compléter l'étude des tempêtes baroques, les élèves pourront découvrir par l'écoute le mouvement *Orage-Tempête*, 4^e mouvement de la 6^e Symphonie de Beethoven. Ils prennent connaissance du titre de la symphonie, ainsi que des sous-titres de chaque mouvement et analysent les procédés employés dans le 4^e mouvement pour proposer initialement une interprétation à la manière d'une symphonie descriptive (comme pour l'extrait *d'Hippolyte et Aricie*). Musicalement, timbre et forme musicale peuvent être sollicités comme entrées techniques.

Dans un second temps, les élèves vont réinterpréter leur approche initiale à la lecture de l'incipit qui accompagne la page initiale de cette symphonie : « Plutôt expression du sentiment que peinture »,

lecture complétée par d'autres commentaires laissés par Beethoven dans ses esquisses, afin de comprendre que le compositeur signe ici un paysage « état d'âme », reflet d'une intériorité. Cette approche sera mise en regard avec le tableau de Turner.

Commentaires de Beethoven à propos de sa *Symphonie Pastorale* dans ses esquisses :

« Tout spectacle perd à vouloir être reproduit trop fidèlement dans une composition musicale. *Sinfonia Pastorella*- les titres explicatifs sont superflus ; même celui qui n'a qu'une idée vague de la campagne comprendra aisément le dessein de l'auteur. » 1807

« « La *Symphonie Pastorale* n'est pas un tableau ; on y trouve exprimées, en nuances particulières, les impressions que l'homme goûte à la campagne. » 1808.

Au lycée, ils affinent la perception de leur interprétation par la lecture de textes esthétiques de Edmund Burke, afin de tisser des liens avec la notion de Sublime théorisé par ce dernier ; la question de la réception peut être aussi abordée avec Ernest Theodor Amadeus Hoffmann et Hector Berlioz afin de saisir comment l'écoute d'un paysage sonore romantique devient à cette époque une expérience spirituelle.

[Cliquez ici pour lancer la présentation audio](#)

Edmund Burke, *Recherche sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757) :

« Tout ce qui est propre à susciter d'une manière quelconque les idées de douleur et de danger, c'est-à-dire tout ce qui est d'une certaine manière terrible, tout ce qui traite d'objets terribles ou agit de façon analogue à la terreur, est source de sublime, c'est-à-dire capable de produire la plus forte émotion que l'esprit soit capable de ressentir. »

« Lorsque le danger ou la douleur servent de trop près ; ils ne peuvent donner aucun délice et sont simplement terribles ; mais, à distance, et avec certaines modifications ; ils peuvent être délicieux. »

Correspondances entre le Sublime et la musique selon Burke

« une sonorité excessive suffit seule pour subjuguier l'âme, suspendre son action et le remplir de terreur »

« le début et la cessation subite d'un son d'une force considérable ont le même pouvoir [...] Tout ce qui, dans l'ordre de la vue ou de l'ouïe, se présente avec des transitions douces, n'excite aucune terreur et ne peut donc être cause de grandeur. Nous sommes portés à tressaillir devant ce qui est soudain et inattendu. »

« des sons sourds, confus et incertains nous jettent dans la même anxiété touchant leurs causes que l'absence de lumière ou une lumière incertaine [...] Une lumière qui tantôt apparaît et tantôt s'éclipse, est plus terrible encore que l'obscurité totale ; et pour peu que les conditions s'y prêtent, certains sons incertains sont plus troublants qu'un silence total ».

Kant, *Critique de la faculté de juger*, paragraphe 28, 1790 :

« Des rochers se détachant audacieusement et comme une menace sous un ciel où d'orageux nuages s'assemblent et s'avancent dans les éclairs et les coups de tonnerre, des volcans en toute leur puissance dévastatrice, des ouragans qui suit la désolation, l'immense océan dans sa furie, les chutes d'un fleuve puissant, etc...ce sont là choses qui réduisent notre pouvoir de résister à quelque chose de

dérisoire, en comparaison de la force qui leur appartient. Mais si nous nous trouvons en sécurité, le spectacle est d'autant plus attrayant qu'il est plus propre à susciter la peur. »

E.T.A Hoffmann, « Ludwig van Beethoven, Cinquième Symphonie » (Avril-Mai 1810) in *Ecrits sur la musique*, L'âge d'homme, 1990

« Mozart nous conduit dans les abysses du monde invisible. La crainte nous étreint, mais une crainte sans torture, qui est plutôt la prescience de l'infini. L'amour et la douleur résonnent en accents sublimes ; la nuit des esprits se lève dans un reflet pourpre, et, saisis d'une indicible nostalgie, nous poursuivons des ombres aimables qui nous font signe de les suivre, volant parmi les nuages dans la danse éternelle des sphères (par exemple dans la symphonie en mi b majeur, connue sous le nom de « Chant du Cygne »).

La musique instrumentale de Beethoven nous ouvre elle aussi le royaume de l'immense et de l'incommensurable. Des rais incandescents zèbrent sa nuit obscure ; nous apercevons des ombres titanesques qui ondulent comme des vagues, resserrent autour de nous leur cercle et, destructrices, ne nous laissent que la torture de cette nostalgie sans fin où tout l'élan joyeux qu'exprimaient à l'instant des accents d'allégresse, sombre et s'anéantit ; nous ne vivons plus que dans cette douleur qui engloutit sans les détruire l'amour, l'espérance et la joie, et veut faire éclater notre poitrine en unissant toutes les passions dans un *tutti* formidable – et nous sommes des visionnaires émerveillés. Le goût romantique est rare, plus rare encore le talent romantique ; c'est sans doute pourquoi si peu de compositeurs savent faire résonner cette lyre qui ouvre le royaume merveilleux de l'infini. Haydn a une conception romantique de l'humain dans la vie humaine ; il est accessible au plus grand nombre. Mozart s'adresse à ce que l'esprit même de l'homme contient de surhumain et de merveilleux. La musique de Beethoven suscite le frisson, la crainte, l'épouvante, la douleur, et éveille cette nostalgie infinie qui est l'essence même du romantisme. »

Réception de Berlioz sur *la Pastorale* et le mouvement *Orage Tempête* (*Critique musicale, volume 3*)

« Orages, éclairs... ceux qui l'ont entendu savent seuls à quel degré de puissance et de sublime peut atteindre la musique pittoresque entre les mains d'un homme comme Beethoven. [...] Pendant que les basses grondent sourdement, le sifflement aigu des petites flûtes nous annonce une horrible tempête sur le point d'éclater ; l'ouragan s'approche, grossit ; un immense trait chromatique, parti des hauteurs de l'instrumentation, vient fouiller jusqu'aux dernières profondeurs de l'orchestre, y accroche les basses, les entraîne avec lui et remonte en frémissant comme un tourbillon qui renverse tout sur son passage. Alors, les trombones éclatent, le tonnerre des timbales redouble de violence ; ce n'est plus de la pluie, du vent ; c'est un cataclysme épouvantable, le déluge universel. Réellement, cela donne des vertiges, et bien des gens, en entendant cet orage, ne savent trop si l'émotion qu'ils ressentent est plaisir ou douleur.